



INTERVIEW

Entrevue avec Emmanuel Petit

Emmanuel Petit est professeur de sciences économiques à l'université de Bordeaux et chercheur au GREThA. Il a créé le site <http://ecopsycho.gretha.u-bordeaux4.fr/>

INTERVIEW

Jérôme Ballet (E&E) - L'éthique du *care* a pris une ampleur considérable depuis les travaux pionniers, notamment ceux de Carol Gilligan, comment expliquer cet engouement ?

Emmanuel Petit (E.P.) - La psychologue américaine Carol Gilligan a en effet été la première à contester l'hégémonie de la psychologie du développement moral proposée notamment par son collègue, Lawrence Kohlberg. Dans son ouvrage, *In a Different Voice* (1982), Gilligan suggère l'existence d'une forme différenciée de la morale, moins rationnelle, mais plus sensible et relationnelle, qui serait spécifique aux femmes. C'est à partir de ce travail initial qu'une littérature abondante s'est développée autour de l'éthique du *care* notamment en philosophie, en sociologie ou en psychologie. L'engouement récent pour la théorie du *care* provient, à mon sens, du rôle central qu'a joué le courant féministe dans son développement et qui rencontre aujourd'hui un écho important dans la société. L'un des intérêts du *care* est également de montrer que l'on ne peut pas comprendre les comportements individuels uniquement à partir de la raison. Il faut aussi y associer le rôle essentiel des émotions. Dans ce domaine, le *care* a été précurseur et il est somme toute assez naturel que l'engouement que l'on constate autour des émotions dans de nombreux champs scientifiques (neurosciences, psychologie, philosophie, économie) rejaillisse sur le *care*. Enfin, il ne faut pas oublier que le *care* est né aux Etats-Unis. Il ne fait donc pas de doute que la médiatisation des débats autour de la société du *care* (« *Obamacare* ») renforce la popularité de cette éthique que les théoriciennes françaises (Sandra Laugier et Patricia Paperman) ont contribué à faire connaître.

E&E - En quoi les travaux sur le *care* permet-il d'enrichir l'analyse économique ?

E.P. - Le *care* propose un modèle de comportement humain qui conteste la conception de l'individu égoïste et rationnel sur lequel repose la science économique moderne. C'est là à mon avis l'enjeu le plus important. La conception des économistes relayée par l'*homo oeconomicus* est héritée du XVIII^{ème} siècle et est dépassée. De nombreux travaux expérimentaux montrent que notre rationalité est « limitée », que les émotions modulent la prise de décision, et que nous n'avons pas toujours le contrôle du processus de choix. Il semble également que nous ayons beaucoup exagéré la portée de l'égoïsme, de nombreux travaux révélant l'existence de préférences sociales, comme la

coopération, la confiance, l'altruisme ou l'équité. L'intérêt du *care* est de fournir des éléments conceptuels qui permettent de penser un individu qui soit très différent de l'*homo oeconomicus*.

E&E- Justement, dans votre ouvrage sur « l'économie du care », vous poussez à un déplacement du raisonnement de l'*homo-economicus* à l'*homo vulnerabilis*. Qu'entendez-vous par cette dénomination ?

E.P.- L'*homo vulnerabilis*, c'est l'homme ordinaire, l'homme de tous les jours. L'éthique du *care* part du principe que nous sommes tous « vulnérables » au sens où nous passons tous par des périodes où nous avons besoin d'autrui pour notre développement personnel ou pour notre survie. C'est le cas en particulier du nouveau-né et de la personne âgée mais cela peut concerner chacun de nous à différentes étapes de notre vie. Le *care* oppose donc à l'individu autonome, auto-suffisant et rationnel, caractéristique de la philosophie morale dominante, un individu sensible, en relation avec autrui, et possiblement dépendant. C'est une position qui me semble plus adaptée pour penser la société. Qu'est-ce que la crise, si ce n'est l'expression d'une période de vulnérabilité ? La vie économique des entreprises et des individus n'est-elle pas ponctuée de phases où l'activité dépend crucialement du soutien d'autrui ?

E&E- Dans quels domaines peut-on penser que l'approche du *care* stimulera significativement les recherches en économie ?

E.P.- L'éthique du *care* a sans doute une portée très générale puisqu'elle renouvelle la conception du comportement humain. A ce titre, on retrouve la fécondité de son approche dans le développement des nombreux travaux réalisés en « économie du comportement » qui succèdera peut-être à l'économie standard. En évoquant les liens entre l'économie et le *care*, on peut cependant penser que l'approche du *care* est bien adaptée pour étudier les secteurs de la santé ou ceux qui relèvent de l'économie sociale et solidaire. Il me semble toutefois que le *care* peut être très utile pour renouveler la façon dont les économistes analysent le rapport des individus au travail au sein des entreprises ou des institutions. Au lieu de poser d'emblée la désutilité du travail, il est possible de souligner les enjeux associés dans l'entreprise à la coopération, à la motivation intrinsèque des salariés, à l'entraide et au fonctionnement en équipes. Si l'on retient une conception relationnelle au sein des organisations, on voit ainsi se dessiner une société dans laquelle les comportements de « souci d'autrui » se manifestent au même titre que ceux, plus égoïstes, que l'on observe sur les marchés.

E&E- En retour, l'analyse économique peut-elle enrichir les travaux sur le *care* issus plutôt de la philosophie ?

E.P.- Les économistes disposent d'outils formels qui peuvent permettre de mieux cerner certains concepts forgés par le *care*. Je pense, en particulier, à la façon dont la théorie bute sur la question du « *care à distance* ». Comment nourrir le « souci d'autrui »

lorsque l'autre est anonyme et/ou éloigné ? C'est un problème central dans un monde où de nombreux enjeux (économiques, environnementaux ou sociaux) sont globalisés. L'apport des économistes peut également être utile pour créer de nouveaux outils de politique économique qui prennent en compte la dimension relationnelle, émotionnelle, vulnérable, et parfois non strictement rationnelle, de l'individu. Il me semble que la création « d'institutions du *care* », à un niveau local ou global, en est encore à ses balbutiements. L'économiste peut y contribuer dès lors qu'il considère que l'individu nourrit également des préférences sociales.